

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne				
1 An	6 Mois	3 Mois	15 Jours	
POUR LES ETATS-UNIS...	\$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER.....	12.15	6.10	3.05	1.05



Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire				
1 An	6 Mois	3 Mois	15 Jours	
POUR LES ETATS-UNIS....	\$ 3.00	\$ 1.50	\$ 0.75	\$ 0.25
POUR L'ETRANGER.....	4.00	2.05	1.15	0.40

LE NUMERO

CINQ SOUS

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 7 AVRIL 1914

87ème Année

À La Guêpe

Le colonel Hugues J. de la Vergne, président de l'Abeille, remercie M. J. G. de Baroncelli, éditeur-proprétaire de la "Guêpe de la Nouvelle-Orléans" des bons souhaits de réussite qu'il lui a adressés dans son numéro de samedi.

LA FIN DES CANTINIÈRES

La vivandière n'ira plus à la guerre. — Héroïne de la Révolution et de l'Empire. Le collier d'or. — Marie Tête-de-Bois à Waterloo. Femmes décorées. — Celles qu'on oublie.

Notre confrère "Excelsior" publiait, ces jours derniers, l'information que voici :

"Depuis quelques années, les règlements militaires ne font plus mention des voitures de cantinières dans les trains de combat des diverses unités. Mais on croyait volontiers, dans le public, qu'on les verrait apparaître encore sur le champ de bataille et que, pour avoir perdu le droit de porter leur pittoresque uniforme, les cantinières n'en conserveraient pas moins la faculté de suivre nos soldats en campagne.

"Or, une question adressée au ministre de la Guerre vient de provoquer la réponse la plus catégorique. Les cantinières, en dehors du temps de paix, n'ont plus d'existence légale. A la première heure de la mobilisation, l'autorité militaire peut réquisitionner leurs chevaux et leurs voitures; leurs maris sont astreints à toutes les obligations des classes de leur âge. Et les cantinières peuvent tout au plus continuer d'habiter à la caserne leur logement habituel.

"Ainsi se termine officiellement la tradition des cantinières. On ne verra plus de femmes aux armées de première ligne, alors qu'on en comptait plus de 300 au passage de la Berezina. Ce n'est que tout à fait à l'arrière qu'il sera permis de voir les infirmières de la Croix-Rouge, et si le ministère s'y prête, les femmes-sécouristes et "riz-painés" de Mme Dieulafoy."

"Donc, nous ne verrons plus dorénavant les cantinières ni aux manœuvres ni en campagne. Elles ne seront que des boutiquières attachées à leur comptoir.

"Au moment où disparaît la vivandière française, rendons au moins un modeste hommage à cette humble héroïne qui, de 1792 à 1871, a semé, sans compter, sur les champs de bataille de l'Europe, sa vaillance et sa charité.

Avant la Révolution, la cantinière vivait du soldat, sans toutefois partager ses fatigues et ses dangers. L'enthousiasme des enrôlements volontaires poussa maintes femmes aux armées. On vit des familles entières s'engager: le père grenadier, la mère vivandière, les fils fifres et tambours.

Telle fut la famille de Catherine Devrez, celle que les soldats de Sambre-et-Meuse appelaient familièrement la mère Catherine. Cette brave femme, qui fit toutes les campagnes de la République jusqu'en 1802, avait, lorsqu'elle contait ses souvenirs, de très agréables appréciations sur les événements militaires auxquels elle avait assisté. C'est ainsi qu'elle affirmait plaisamment que si elle ne s'était pas trouvée là fort à point pour réchauffer avec un tonnelet de genièvre les huardes du commandant Lahure, jamais ceux-ci ne se seraient emparés de la flotte hollandaise dans les glaces du Texel, la nuit du 21 juillet 1795.

Cette anecdote des vivandières est la seule dont le nom nous soit parvenu, de toutes celles qui prirent part aux premières campagnes de la République. Après elle, il faut aller jusqu'à la guerre d'Italie pour trouver

des témoignages de l'héroïsme des cantinières.

Voici Marie Dauranne, cantinière de la 51^{ème} demi-brigade, la première de ces femmes qui reçut du général en chef une distinction honorifique.

Les vainqueurs de Rivoli marchaient sur l'Autriche. Mantoue avait ouvert ses portes. Masséna, "L'Enfant chéri" de la victoire avait passé la Brenta. Ses troupes et celles de Sérurier arrivaient en même temps au bord de la Piave, vers le milieu de mars 1797. La rivière, grossie par les pluies et la fonte des neiges des Alpes Carniques, roulait en torrent ses eaux limoneuses. Il fallait la passer cependant, et déloger l'armée ennemie dont le quartier général était établi sur l'autre rive, à Conegliano.

Mais, les soldats d'Italie en avaient vu bien d'autres, depuis tantôt deux ans qu'ils s'efforçaient de traverser les plaines de la Lombardie.

Et la Piave fut franchie comme un simple ruisseau.

La 51^{ème} demi-brigade de ligne qui faisait partie du corps de Sérurier, fut des premières à passer la rivière.

Les soldats s'étaient lancés gaillardement à travers le gué au bord duquel on les avait conduits; mais, avant d'engager la lutte avec les flots tumultueux de la Piave, ils avaient mis à sec le tonnelet d'eau-de-vie de leur cantinière. Celle-ci, la brave Marie Dauranne, une des vivandières les plus connues de l'armée pour sa générosité et son courage, se tenait debout, sur la crête de la levée, sans souci des balles autrichiennes qui partaient de l'autre rive; et, calme comme si elle se fût trouvée derrière le comptoir de sa cantine, elle versait la liqueur qui réchauffait à ses frères d'armes.

A présent, la provision était épuisée, et les derniers troupiers s'engouaient dans la gué étroit où l'eau jaillait et clapotait leur atteinant la poitrine. Bien sûr, ce serait le tour de la cantinière elle-même, Marie Dauranne remonta sur son équipage, se disposant à les suivre, lorsqu'elle, du milieu du fleuve, un cri lui parvint, un cri déchirant et désespéré. Là-bas, dans les remous du torrent, un soldat venait de perdre pied. Déjà, le courant l'emportait; les vagues fangeuses le roulaient comme un fût. Et ses camarades, encombrés par leurs armes et leur équipement, ne pouvaient songer à le secourir.

La vivandière n'hésita pas. En un clin d'œil elle se débarrassa de sa veste et sauta dans la rivière. L'homme avait disparu. Marie Dauranne plongea, revint à la surface, puis replongea plus loin. Sur la rive, parmi les sifflements des balles, courait une clameur d'admiration.

Enfin, la courageuse cantinière put rejoindre l'homme et l'attraper au passage. On lui jeta une corde, elle la saisit d'une main, s'y cramponna et, soutenant de l'autre main celui qu'elle avait sauvé, elle gagna ainsi le bord de la rivière, au milieu des acclamations enthousiastes de ses compagnons d'armes.

Le soir même, le général Sérurier portait le nom de Marie Dauranne à l'ordre du jour de l'armée, et informait du fait le général en chef Bonaparte.

Celui-ci, à son tour, le racontait au Directoire dans sa lettre du 27 ventôse an V (17 mars 1797): "Un soldat, entraîné par le courant, est sur le point de se noyer; une femme de la 51^{ème} se jette à la nage et le sauve; je lui ai fait présent d'un collier d'or, auquel sera suspendue une couronne civique avec le nom du soldat qu'elle a sauvé."

Quelques jours après, Berthier, chef d'état-major de l'armée d'Italie, chargé d'exécuter l'ordre du général en chef, faisait remettre à la vivandière la chaîne et la médaille civique.

"Vous verrez, lui disait-il, dans la lettre qui accompagnait son envoi, vous verrez qu'on y a gravé le trait qui vous honore également vous et votre sexe."

recompense habituellement accordée aux cantinières qui s'étaient distinguées sur le champ de bataille.

Mais Marie Dauranne, vivandière de la 51^{ème} demi-brigade, fut la première qui eut l'honneur de porter sur sa poitrine ce glorieux témoignage de son intrépidité.

Dans la même campagne, Bonaparte l'accorda également à la même Sarrazin, cantinière du 57^{ème} de ligne et femme d'un sergent de ce régiment. Dans ses mémoires, le baron Reverat, ancien officier du 57^{ème}, a rendu hommage à l'énergie de la mère Sarrazin: "Elle eut plusieurs enfants, dit-il, au cours des campagnes du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Mais ses couches ne la forçaient jamais de suspendre son service de plus de quelques heures. Dès le lendemain, après avoir emmaillotté tant bien que mal son nouveau-né et l'avoir fixé à son sein, on la voyait reprendre son hidon et porter la goutte aux combattants. Les enfants étaient nés, les uns en route, les autres au bivouac; et, à chaque marmot qui arrivait, nos grenadiers disaient en riant: "Bon! voici encore un petit lapin pour la campagne!"

Thérèse Jourdan, surnommée la Doyenne des Cantinières, femme du sergent Patru, de la 69^{ème} demi-brigade, fit toutes les campagnes d'Italie, alla en Egypte, assista à la bataille des Pyramides et prit part également à toutes les guerres de l'Empire. Son mari ayant été tué sous ses yeux, à la Moskova, elle revint avec les débris de la grande armée, fit la campagne de France, et fut à Waterloo.

En 1823 nous la retrouvons dans la campagne d'Espagne. Puis elle passe en Algérie avec le 1^{er} de ligne, et ce n'est qu'en 1860 qu'elle revient en France, à Issoudun, où se trouvait le dépôt de son régiment. Elle y mourut en 1862 à l'âge de 90 ans, dont soixante et onze avaient été consacrés au service de l'armée. C'est une histoire à peu près semblable et non moins glorieuse que celle de Catherine Rohmer.

Celle-ci, fille d'une vivandière, était née à Colmar, en 1783. Sa mère, ayant été tuée à la bataille de Fleurus, la jeune Catherine se trouva, à onze ans, seule au monde, n'ayant d'autre famille que son régiment.

En 1802, elle part avec la 62^{ème} demi-brigade, dont elle vient d'épouser le tambour-major, fait la campagne d'Espagne et assiste au fameux siège de Saragosse. De là, elle va en Autriche et prend part à la bataille de Wagram, où elle est blessée.

De retour en Espagne, elle fait le coup de feu au siège de Gironne. Puis nous la retrouvons en Russie. Elle revient saine et sauve de la retraite fatale et se bat comme un grenadier en 1814, à Châlons, à Brienne, à Montmirail. L'Empire tombé, elle suit son mari au bataillon sacré commandé par Cambonne, qui accompagne Napoléon à l'île d'Elbe. Enfin, elle est à Waterloo.

Mais ce n'est pas tout. Elle fait aussi la campagne d'Espagne sous la Restauration. Elle y voit tomber son mari au champ d'honneur. Un an après, elle convole de nouveau avec un soldat, et débarque en Algérie, accompagnée de son second mari et des huit fils qui lui restent, car elle en a perdu deux dans les guerres de l'Empire. A l'affaire de la Maison-Carrée, son mari et deux de ses fils sont tués; elle-même est grièvement blessée.

Or, cette femme qui eut ses deux maris et quatre de ses enfants tués au feu, et qui consacra toute sa vie au service de son pays, fut oubliée de tous et mourut dans la misère, à Colmar, où elle s'était réfugiée. Parmi les vaillantes cantinières de l'Empire, il faut citer encore Joséphine Trinquart, du 63^{ème} de ligne, décorée pour avoir, pendant la campagne de Russie, sauvé son chef de bataillon et tué un cosaque; la mère Eugénie, dite la mère Radis, du 10^{ème} dragons, grièvement blessée à Lutzel; Marie-Barbe Thiébaud, citée à l'ordre du jour pour sa belle conduite à la Bérézina; Thérèse Fromageot, blessée deux

fois en portant à boire aux soldats au milieu des balles et des boulets; Marie Fetter, qui vit Austerlitz, Léna, Wagram, Leipzig; et Marie Tête-de-Bois, dont le capitaine Richard, le consciencieux historien des vivandières françaises, a conté la fin héroïque.

"Marie Tête-de-Bois, dit-il, avait à son actif dix-sept campagnes, pendant lesquelles elle avait plus d'une fois rejeté son baril de cantinière sur le dos, pris un fusil et des cartouches et fait crânement le coup de feu avec nos braves soldats.

"Elle se maria avec un grenadier. Son fils fut élevé à son école de bravoure. Tambour à dix ans, il reçut à quinze ans un fusil d'honneur des mains du Premier Consul, et, cinq ans après, il était fait sous-lieutenant.

"A la fin de la campagne de 1814, après avoir vu mourir son mari à Montmirail, Marie Tête-de-Bois fut grièvement blessée d'une balle sous les murs de Paris, en allant relever le cadavre de son fils.

"Guérie de sa blessure, elle apprit que son empereur vient de débarquer en France, le 7 avril 1815; aussitôt, elle court à Paris et reprend son baril de cantinière dans la garde.

"A Waterloo, un biscailien la prit en flanc, trou son tonnelet et son corps. Elle tomba en criant: "Vive la France!"

"Cinq minutes après, une balle perdue vint la frapper au visage et la défigura horriblement. Elle cria: "Vive l'Empereur!" "Un grenadier, blessé mortellement, se souleva et lui dit: "Marie, vous n'êtes pas belle comme ça..." Mais elle lui répondit, en faisant de sourire: "C'est possible, mais j'ai l'honneur de pouvoir me vanter d'être fille, femme, mère et veuve de troupier!" Et elle expira."

Telle fut, durant cette glorieuse période de la République et de l'Empire, l'âme de ces vivandières, véritables soldats, indomptables dans le danger, stoïques devant la mort.

A la génération des cantinières de l'Empire, succède celle des vivandières des campagnes d'Afrique et des guerres de Crimée, d'Italie et du Mexique.

Six d'entre elles: Mme Rosini, cantinière de la garde; Antoinette Tremoreau, née Degobert, du 2^{ème} zouaves; Thérèse Malher, née Lévy, du 3^{ème} de ligne; Marguerite Calvet, du 1^{er} zouaves; Perrine Cros, des chasseurs à pied de la Garde; et Mme Bourget, du 1^{er} tirailleurs algériens, sont les premières femmes décorées de la Médaille militaire.

En 1870-71, des faits de guerre valurent la même récompense à vingt et une autres cantinières. Ce sont: Mmes Jeanne Bonne-mère, du 21^{ème} de ligne; Urvoy, du 12^{ème}; Eugénie Renom, du 21^{ème}; et Philippe, du 72^{ème} bataillon de la garde nationale; Mallet du 21^{ème} de ligne; Vialar, du 43^{ème} de ligne; Drouan, du 59^{ème}; Boyer, de l'école de gymnastique de Joinville, Joudoux, du 7^{ème} de ligne; Laurin, du 3^{ème} zouaves; Teissier-Laroze, du 137^{ème} de ligne; Duchamp, du 3^{ème} tirailleurs; Cordier, du 72^{ème} de ligne; Favrolle, du 29^{ème} bataillon de chasseurs; enfin Mmes Tavan, Boutoux, Léonard, Mercurin, Métrival, Revoux et Vigné, qui, toutes, pendant l'Année terrible, ont fait plus que leur devoir.

La guerre de 1870 a valu même à l'une de ces braves vivandières la croix de la Légion d'honneur. Il s'agit de la mère Jarrothout, que tout Paris a connue et qui fut cantinière des francs-tireurs de Paris-Château-dun.

Toutes celles qui ont eu la chance de survivre jusqu'en ces dernières années, ont eu aussi la joie de se voir décerner la médaille de 1870, la médaille qui commémorait pour eiles et nos malheurs et leur courage. Mais combien moururent trop tôt pour pouvoir obtenir cette dernière récompense. Combien en fut-il de ces femmes généreuses qui donnèrent, sur les champs de bataille, les plus nobles exemples d'intrépidité, et dont le souvenir même a disparu, comme dispa-

rait à jamais la fonction modeste que leur héroïsme a parfois glorifiée!

Nouvelles du Consulat de France

M. Clarence Hébert, collecteur des douanes à la Nouvelle-Orléans, vient de témoigner encore une fois sa sympathie pour la colonie française et le consulat en prenant en considération la requête faite par le consul de France pour le paiement des droits que doivent maintenant acquitter les navires étrangers allant en France avec des marchandises. En effet de par une dernière loi des finances, le gouvernement français a tenu à protéger la marine marchande en obligeant les navires étrangers qui prennent du fret pour France à payer les mêmes droits d'expédition que les navires français. C'est en vue d'éviter des complications commerciales que le consul a cru devoir demander à M. Hébert sa protection pour qu'aucun navire étranger ne puisse être expédié en douane américaine avant d'avoir acquitté les droits du consulat de France. Cette mesure bienveillante de M. Hébert est digne d'être signalée car elle facilite le commerce en évitant les conflits.

Le vapeur français Saint-Laurent qui avait été retenu à la quarantaine en revenant de la Havane est reparti vendredi pour France avec un chargement complet de bois, blé et coton. Il a pris 280 émigrants pour les Canaries, l'Espagne, la France de la Havane.

Chose rare sur les vapeurs de la Compagnie Générale Transatlantique composés d'équipages de choix, le consul de France a dû se rendre à bord afin de juger plusieurs cas dont s'étaient rendus coupables certains matelots. L'infirmier Georg qui s'était rendu coupable de désobéissance en allant à terre à la Havane, malgré les consignes sanitaires, s'est vu infliger 4 jours de retenue de solde, punition légère due à ses bons antécédents.

Un second, Ogès Pierre, sous le coup de l'alcool, ayant injurié un maître d'équipage lors de la manœuvre des chaînes pour les ancres a eu 5 jours de prison à faire en France.

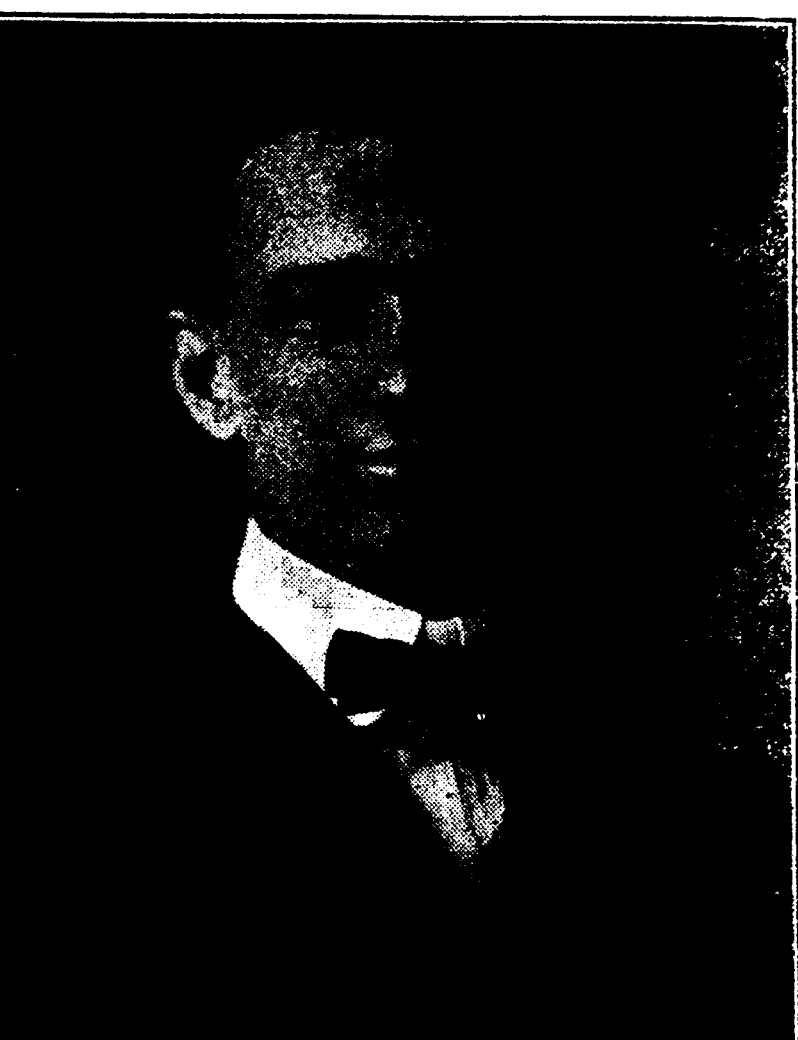
Le nommé Cois Robert, boucher, pour s'être rendu insolent envers le commandant a eu également 4 jours de prison.

Pour la bonne renommée de la marine marchande française et surtout vu les bonnes relations de la Compagnie Générale Transatlantique à la Nouvelle-Orléans on ne saurait trop approuver le consul pour rétablir la discipline à bord d'un navire.

Quatre Louisianais

Distingués sont membres du comité du Congrès National de Drainage.

MM. Edward Wisner, de la Nouvelle-Orléans, troisième vice-président du Congrès National de Drainage; Léonce M. Soniat, de Dorceyville, représentant national du comité exécutif de la Louisiane; le docteur Oscar Dowling, de la Nouvelle-Orléans, président du Bureau de Santé de l'Etat et chef de la section du congrès pour la prévention de la malaria, ont été choisis pour représenter la Louisiane à la quatrième réunion annuelle du Congrès National de Drainage, qui sera tenue à Savannah, Georgie, du 22 au 25 avril. Notre état a un intérêt spécial dans le succès de ce congrès qui a pour but de protéger le pays contre les inondations, de dessécher les terres marécageuses, et de faire disparaître les fièvres paludéennes. La Louisiane possède dix millions d'acres de terre, qui pourraient devenir les plus fertiles du monde par le moyen du dessèchement.



Conférence de M. André Lafargue

Au Cercle Affilié de l'Alliance Française.

M. André Lafargue, avocat-conseil du consulat de France à la Nouvelle-Orléans, et officier d'Académie, a fait, lundi après-midi, à 4 heures, chez Mme Alfred Leblanc, 1236 rue Première, devant un auditoire d'élite composée des membres du cercle Affilié de l'Alliance Française, une intéressante et très documentée conférence sur un sujet bien moderne: l'Aviation. La légende mythologique nous apprend que l'audacieux Icare fut la première victime de l'aviation. D'autres aussi téméraires suivirent son exemple et subirent le même sort. Pendant des siècles l'homme découragé se déclara vaincu et cessa donc ses recherches. Les frères Montgolfier, sous le règne de Louis XVI, furent les premiers à construire une "montgolfière" ou ballon gonflé de gaz et muni de nacelles qui parcourait déjà d'assez grandes distances. Au cours du XIX^{ème} siècle on ne fit que perfectionner ces ballons. Il restait à trouver un moteur assez léger permettant de donner aux ballons une propulsion suffisante pour les faire évoluer dans tous les sens.

Le comte Zeppelin en Allemagne, le colonel Renard en France construisirent vers 1885 les voyantes d'une stabilité parfaite et d'une précision admirable. Restait à trouver les "plus lourds que l'air". Wilbur Wright, Américain, aidé par son frère Orville, furent les premiers à faire

en 1908 des expériences concluantes au camp d'Auvers. Leur appareil était ce qu'on a appelé ensuite un "biplan" c'est-à-dire un avion à deux plans ou ailes superposées. Farman, Delagrange et une légion d'autres suivirent bientôt son exemple. De progrès en progrès des hommes tels que Santos Dumont, Hubert Latham, Bleriot, accomplirent des prouesses aériennes dont la plus célèbre a été sans contredit la traversée de la Manche en 1909. L'homme s'était enfin donné des ailes et la conquête de l'air s'achevait. Depuis une noble émulation n'a cessé de régner parmi les héros de l'air et il n'est pas de jour où n'enregistre quelque nouvel exploit.

En terminant le distingué conférencier veut bien conter à l'auditoire captivé ses impressions personnelles comme premier passager ayant fait un vol en monoplane au-dessus de la Nouvelle-Orléans. L'appareil en cette occasion était piloté par le jeune aviateur Georges Mestach dont les prouesses sont encore vivaces dans la mémoire des Néo-Orléanais.

M. André Lafargue a été vivement applaudi par les personnes présentes, qui unanimement déclarèrent sa conférence fort instructive. Dans l'assistance on remarquait M. Pierre Lacaze, vice-consul de France, et M. le professeur Marin, consul-général de l'Uruguay.

L'abondance des matières ne nous permet pas de reproduire aujourd'hui in extenso la belle conférence de M. André Lafargue. Nous la publierons sous peu.

Le cataclysme des eaux en 1915

Le Quai de Landerneau, elle prendrait voir la troupe, qui débala les décombres de l'Hôtel de l'Univers, découvrant le cadavre de la patronne sous ceuil d'une des bonnes; et, après une épidémie de Peste pneumonique fauchant les tiers de la population des localités sinistrées, tous les enfants!

Accident d'Automobile

Dimanche, rue Baronne, près de la rue Canal, l'automobile du shérif Marrero de la paroisse Jefferson fut frappée par un tramway de Saint-Charles Bell en charge du mécanicien Joseph Fabacher et du conducteur Joseph Laporte. L'automobile fut violemment projetée contre deux autres inoccupées qui stationnaient le long du trottoir. Il n'y en aucun accident de personne, mais les automobiles furent abîmées.